

M. J. BERTHELÉ

et ses derniers ouvrages (1)

Les huit cents kilomètres qui nous séparent de M. J. Berthelé ne sauraient nous faire oublier notre jeune et distingué collègue. Le culte de l'étude et de la science qui nous est commun — bien qu'un peu platonique de notre côté, il faut bien le dire — établit entre nous et lui un courant de sympathies qui suppriment la distance. Lui-même se rappelle de temps en temps à notre souvenir par de savantes communications qui sont le régal de nos séances et une bonne fortune pour nos Annales. Nous prenons notre part des succès de notre compatriote comme s'ils étaient un peu les nôtres. Or ces succès se comptent par le nombre de ses ouvrages et c'est de ses derniers travaux que je viens vous entretenir en ce moment.

(1) *Archives de la ville de Montpellier* : inventaires et documents. Fascicule premier : Notice sur les anciens inventaires des archives municipales de Montpellier, par Ferdinand Castets, maire de Montpellier, doyen de la Faculté des lettres et J. Berthelé, chargé de la haute direction des archives de Montpellier, in-4° ; Montpellier, imp. Serre et Roumegous ; 1895.

Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin, par Jos. Berthelé, ancien archiviste du département des Deux-Sèvres, archiviste du département de l'Hérault. Paris, Emile Lechevalier ; Montpellier ; Joseph Calas, libraires, 1896.

Nommé il y a quelques années archiviste du département de l'Hérault, notre ami Berthelé était à la fois joyeux et triste, triste de s'en aller si loin de ses respectables parents, joyeux de penser qu'il allait prendre possession d'un véritable trésor de documents. Les archives départementales de l'Hérault sont en effet des plus riches de France et peu de villes peuvent lutter avec Montpellier pour l'abondance et l'intérêt de son chartrier. Mais faute d'un inventaire général et d'un classement conforme, ce trésor inappréciable était loin de rendre aux érudits tous les services qu'ils en peuvent attendre. La municipalité était la première à s'en rendre compte, préoccupée de fournir au public des instruments de recherches d'un usage plus facile. Aussi quand elle eut reconnu la solide érudition, le zèle inlassable de son nouvel archiviste, elle n'hésita plus. Au mois de décembre 1894, un crédit annuel a été inscrit au budget pour la publication d'une série d'inventaires et de documents destinés à faciliter l'étude de ce grand chartrier. M. Castets, maire de Montpellier et M. J. Berthelé, archiviste du département de l'Hérault, se sont mis à la besogne avec ardeur ; un premier fascicule, récemment paru, atteste les heureux effets de cette collaboration. Il contient une notice sur les divers inventaires du XIII^e au XVII^e siècle antérieurs à l'inventaire dressé en 1662-1663 par Pierre Louvet, docteur en médecine, professeur d'humanités, historiographe, etc., né à Beauvais, vers 1617, qui s'était déjà distingué dans des travaux analogues à Bordeaux et à Toulouse. Les auteurs nous donnent d'intéressants détails biographiques puisés à bonnes sources sur ce laborieux et quelque peu nomade « ouvrier d'érudition » selon leur heureuse expression.

Pendant que Louvet inventoriait « les vieux archifs des membres hauts de la maison consulaire », Joffre faisait le récolement de la « boutique du griff qui est en bas de la dite maison consulaire ». Avec le sommaire de cet in-

ventaire, MM. Castets et Berthelé donnent des notes bibliographiques sur ce Joffre, passent ensuite à l'inventaire de « l'armoire dorée » dû à Guillaume Darles, qui pour certains travaux fut le collaborateur du précédent. Ils énumèrent les additions et reclassements opérés au XVIII^e siècle et décrivent en archéologues compétents, la « Tour des pins » où sont installées aujourd'hui les archives municipales reléguées auparavant dans les combles de l'Hôtel de Ville. Cette « Tour des pins », la dernière de celles qui ceignaient la ville autrefois, est située dans un quartier agréable et d'un accès facile. Après avoir déterminé l'âge de ce monument par l'examen des matériaux de la construction, MM. Castets et Berthelé complètent le fascicule par la série des pièces justificatives.

II

Avant qu'on lui confiât le dépôt des archives de l'Hérault, M. Berthelé, au sortir de l'Ecole des Chartes, avait été envoyé à Niort avec le titre d'archiviste des Deux-Sèvres.

Il se signala, dans ce poste de début, par de remarquables travaux sur les monuments du Poitou et de la Vendée. Il fonda, avec le concours dévoué de M. Lacuve (de Melle), la *Revue Poitevine et Saintongeaise* qui communiqua sa juvénile ardeur aux archéologues de la région et fit beaucoup parler d'elle. Bien qu'éloigné maintenant de ces contrées où il a rompu ses premières lances dans de vives, mais toujours courtoises polémiques, M. Berthelé n'a pas brisé toutes attaches avec ce pays si riche en souvenirs, et sous le titre: *Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin*, il a réuni un certain nombre d'études sur les monuments et objets anciens rencontrés au cours de ses excursions archéologiques, églises, croix de cimetière, lanternes des

morts, pierres tombales, plaques de cheminées, fers à hosties, méreaux protestants, sortes de jetons de présence ou de cachets qu'on donnait à ceux qui voulaient communier. Il y est question aussi des menus ouvrages en buis ou ivoire que les tourneurs de Croutelle, bourg des environs de Poitiers, exécutaient au XVI^e siècle avec une finesse merveilleuse, d'où le nom passé en usage pour désigner tous les objets délicats : finesses de Croutelle.

On trouve encore dans ces volumes, aux matières si variées, de savantes dissertations sur l'origine anglaise du donjon de Niort ; sur la chapelle du cimetière de la Maison-Dieu de Montmorillon, bâtie vers 1107, à l'imitation du Saint-Sépulcre de Jérusalem, par l'ordre du comte de Poitou, Guillaume VIII, et connue sous le nom de « l'octogone de Montmorillon » ; sur la petite église de Saint-Genoux (arrondissement de Parthenay), de style latin un peu croisé déjà de style roman, ce qui autorise M. Berthelé à la dater du dernier quart du IX^e siècle, en tenant compte de la marche des évolutions architecturales dans la région à laquelle elle appartient, et en s'appuyant en outre sur des observations très judicieuses qu'il serait trop long d'exposer ici.

Le *Carnet de voyage d'un Poitevin* ne pouvait manquer de faire leur place aux faïences de Saint-Porchaire. C'est ainsi qu'on dénomme à présent ces pièces niellées d'arabesques si délicates qui furent longtemps une énigme céramique et que, faute de connaître leur origine, on appelait autrefois, d'après le style de leur décor et le chiffre royal qu'elles portaient le plus souvent : faïences de Henri II.

Il y a trente-cinq ans, M. Benjamin Fillon prétendit nous révéler le pays où ces petites merveilles ont vu le jour. Il nous raconta la genèse de sa découverte dans une plaquette introuvable aujourd'hui : « *Les faïences d'Oiron. Lettre à Riocreux, conservateur du musée de Sèvres* » (Fontenay, Vendée, imp. Pierre Robuchon, 8 décembre

1862). Sous la foi d'un tel parrain, ces bijoux céramiques prennent donc le nom de Faïences d'Oiron.

Enfin Bonnaffé vint et le premier en France,
D'Oiron en St-Porchaire, il changea la faïence. (1)

M. Edmond Bonnaffé débaptisa donc la faïence d'Oiron ni plus ni moins qu'une simple rue de Paris. Je reconnais qu'il a de meilleures raisons que nos édiles de troubler ainsi nos habitudes. La principale est tirée de la mention sur les inventaires de 1542 du duc François de la Trémouille, seigneur de Thouars, gouverneur du Poitou et de la Saintonge, de « deux coppes » (coupes) et « deux salières en terre de Saint-Porchaire ». et sur l'inventaire de 1577, de Louis de la Trémouille, son fils, « de vesselle faicte à Saint-Porchaire ». C'est sur cette base que M. Bonnaffé édifie toute son argumentation. Est-elle absolument décisive ? C'est l'avis de M. Berthelé, qui résume le débat d'une façon très intéressante en adoptant chaleureusement les conclusions de son ami M. Bonnaffé.

Le pauvre Benjamin Fillon était mort entre temps, et l'on est tenté de dire : heureusement pour lui ; car il eût été inconsolable de voir contester la légende qu'il avait édifiée de bonne foi et croyait définitivement acceptée. Sa version a toutefois conservé des partisans désireux de concilier les prétentions des deux localités voisines, Oiron et Saint-Porchaire, l'une et l'autre du canton de Thouars, arrondissement de Bressuire. Selon eux, Hélène d'Han-gest, veuve d'Artus Gouffier, grand écuyer de France, seigneur de Boisy et d'Oiron, femme d'un esprit très cultivé et artiste de goût, retirée au château d'Oiron, y aurait fait exécuter, sous son inspiration et avec le concours de son fils Claude Gouffier, de Jehan Bernart, son bibliothé-

(1) Edmond Bonnaffé : *Les faïences de Saint-Porchaire*. Gazette des Beaux-Arts, livraison d'avril 1888.

caire, et de François Charpentier, le potier du château, ces pièces de luxe trop peu nombreuses pour avoir été produites dans un but commercial, et pour la fabrication desquelles elle aurait tiré la matière première de Saint-Porchaire, depuis longtemps déjà réputé pour la qualité de ses terres. C'est ce qu'a cherché à établir M. de C. de Saint-Marc dans une plaquette intitulée : *Les faïences d'Oiron en terre de Saint-Porchaire* (in-8°. Saint-Maixent, 1889).

L'existence démontrée d'un atelier à Saint-Porchaire ne prouve pas qu'on n'ait point fabriqué à Oiron les pièces exceptionnelles qui nous occupent, et les « considérants » de M. de Saint-Marc ne sont pas sans valeur ; mais je dois dire que, soit conviction, soit fatigue, la thèse de M. Bonnaffé a généralement prévalu aujourd'hui. J'avoue, pour ma part, que j'avais un faible pour « le roman » de M. Benjamin Fillon, comme l'appelle M. Berthelé.

Hélène d'Hangest est originaire de la Champagne.

Elle est fille de Mathieu d'Hangest, chevalier seigneur de Genlis et sire de Montmort-en-Brie.

En bon Champenois que je suis, j'ai regret à la voir dépossédée de son plus beau titre de gloire. C'est du sentiment, si l'on veut ; mais un pauvre ignorant comme moi peut bien se permettre cela.

III

Nous savons tous la belle passion que M. Berthelé a vouée à l'archéologie campanaire. Il s'est emparé, il y a longtemps déjà, de ce domaine inexploité, ou à peine effleuré seulement, et en a extrait comme un trésor de documents jusqu'ici négligés. Il a consigné le fruit de ses explorations dans son excellent ouvrage « *Recherches pour servir à l'histoire des arts en Poitou* » (Melle, Deux-

Sèvres ; Ed. Lacuve 1889), Il y passe en revue plus de deux cents cloches de la région poitevine.

Toujours prêt aux plus difficiles ascensions, il va de beffroi en clocher, inventoriant les vieilles cloches, si haut juchées qu'elles soient, en épigraphiste sagace servi par des jarrets d'acier. Il les décrit avec les fleurons, rincaux, médaillons à sujets dont elles sont ornées. Il déchiffre leurs inscriptions aux abréviations déconcertantes souvent ; il relève les noms des parrains, des marraines, des maires, curés et assistants qui y sont désignés, les armoiries, nullésimes, marques de fondeurs etc., tous renseignements précieux pour l'épigraphie et l'histoire des familles locales.

Ne soyons donc pas surpris si des vibrations de cloches résonnent peu ou prou à travers les pages du *Carnet de l'antiquaire Poitevin*. M. Berthelé y a fait, comme on devait s'y attendre, une large part à ses recherches favorites. Il apporte un nouvel appoint au nombre considérable des cloches qu'il a déjà recensées. Il signale les cloches du fondeur Lavouzelle, celles du doyenné de Mazières et de Lusignan, des textes campanaires du département de la Vienne etc. Il nous parle de la cloche municipale de Niort, dite de Charles XII. Pour avoir été maniée à la diable et à tour de bras par des carillonneurs d'occasion, elle subit un accident analogue à celui qui survint à la cloche de Neuilly-Saint-Front dont notre ami Edmond Poincier nous a plaisamment conté les mésaventures sous le titre : *Petit procès à Neuilly-Saint-Front* (Annales de la Société, 1895). A Niort, comme à Neuilly, la cloche cassée a dû être refondue.

Au cours de ses chasses aux vieilles cloches — c'est le seul sport auquel il aime à se livrer, — M. Berthelé a recueilli déjà et classé un grand nombre de noms de « maîtres fondeurs ». Il se propose de reconstituer chronologiquement la liste de ces artisans qui étaient gens de quel-

que importance, car leurs opérations exigeaient de l'expérience et du savoir. Ils exerçaient généralement leur profession de père en fils, profession ambulante souvent. Ils se transportaient là où on réclamait leurs services. Beaucoup de ces artisans nomades venaient de la Lorraine. D'autres plus sédentaires ont créé des établissements fixes dont quelques-uns existent encore. Je citerai la famille des Cavillier qui, depuis trois siècles, pratique cet art sans interruption à Carrépuis, près Roye, en Picardie.

Un campanophile intrépide comme M. Berthelé, pouvait-il se dispenser d'entrer en connaissance avec l'honorable descendant de cette dynastie de fondeurs, M. Xavier Cavillier? Il se met allègrement en route pour Carrépuis, et sous la forme d'une lettre à « son ami René Valette », directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, il fait avec une belle humeur des plus communicatives, le récit de sa visite, tout enthousiasmé encore de l'accueil cordial qu'il a reçu, des observations techniques qu'il a faites sur place, et surtout de l'empressement avec lequel M. Cavillier lui a ouvert ses archives familiales et professionnelles. M. Berthelé a tenu à nous faire confiance, dans le feu de la première impression, des heureuses surprises de sa visite à la fonderie picarde ; mais ces notes trop rapides sont pour nous mettre en goût. Il nous reparlera encore bien sûr de Carrépuis dans l'*Histoire de l'art campanaire* qu'il prépare et dont il amasse depuis longtemps les matériaux. Paraisse le nouvel ouvrage de notre collègue et notre Société ne sera pas la dernière à lui souhaiter la bienvenue.

Fr. HENRIET.
